Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 18 (1990)
Heft: 71

Artikel: Conte de Noël : paix sur la Terre
Autor: Jean des Neiges / Brodard, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-242487

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lo patouè, côntén lo charvâ.
Yè pâ ôn chècrèt a vouardâ,
Yè h'ôn trèjor a dèhrôéc.
Can lo djio, chouir ya gnôn quié réc.

Le patois, nous devons le sauver
Ce n'est pas un secret à garder,
C'est un trésor à découvrir.
Quand je le dis, sûrement personne ne rit.

Yè h'ôn vèretâblio malour
Dè pèdrè ste che gran valour.
Fâ chorètot pâ caponâ.
Y dèfiètir, fâ derè nâ.

C'est un véritable malheur
De perdre cette si grande valeur.
Il ne faut surtout pas capituler.
Aux défaitistes, il faut dire non.

Stéc leingazo qu'yè tan vehein,
Tornâ l'avouéïrè, yè pliéjein.

Ce langage qui est tant vivant,
L'entendre à nouveau,c'est plaisant.

Mimo che chén pâ âroâ,

Même si nous ne sommes pas arrivés,

Règrètén pâ d'aï afroâ.

Ne regrettons pas d'avoir essayé.

André Lagger

Conte de NOEL

PAIX

SUR LA TERRE

Il avait le mal du pays, Paul,ce jeune garde suisse au service du roi de France. Il revivait la journée où il avait rencontré à la pinte de l'Epée, l'agent recruteur. Il s'était laissé prendre par l'appât du gain, lui qui voulait se marier, alors qu'il n'en avait pas les moyens. Il évoquait avec nostalgie, son pays de Gruyère et son Alpe bien-aimée. Lorsqu'il scellait son enrôlement, le Métral de son village arrivait à la pinte. Il avait été témoin de cet engagement, alors qu'il était sous l'influence de l'alcool. Il se souvenait encore des paroles du Métral, une fois l'agent recruteur parti :

- Tu t'es engagé mercenaire, Paul ?
- Oui, pour trois ans, après quoi je pourrai réaliser mes projets !

– Bien répondit alors,Thorin, le Métral. Si jamais tu as besoin de quelque chose, voire quelques appuis, tu peux compter sur moi. Je crois que c'est plus le jus de la vigne qui a conclu le pacte, que toi !
– Pourquoi ?
– Parce que, tu as de la peine à réaliser ce que tu viens de faire, comme tu as de la peine à retrouver ton siège, ajoute le Métral en constatant que Paul ne savait plus très bien où il était et ce qui venait de se passer.

Le temps bien vite s'écoula, et la fin octobre approchait. Paul qui avait fait part de son engagement à sa famille comme à sa fiancée, avait été heureusement compris vu les motifs qui avaient milité à passer cette transaction.

Les vaches étaient encore à brouter l'herbe dans la belle campagne gruyérienne, quand l'équipage du marquis de Praroman, s'annonça à la ferme du Creux, où habitait la famille de Paul, pour venir le chercher.

La séparation fut pénible. Heureusement que ses frères et soeurs voyaient l'avenir sous un autre jour que les parents et la fiancée de Paul. Ce qui favorisa le départ assez précipité de Paul vers l'inconnu...

Un mois après, pour la première fois, Paul vit Paris, Versailles... et la caserne des Suisses au service du roi de France. La réception chaleureuse dont il fut l'objet de la part de ses frères d'armes facilita beaucoup l'adaptation du jeune soldat à ses nouvelles fonctions. Paul se révéla un soldat modèle. Ne vivant que dans l'espoir de revenir au pays, pour y fonder son foyer, il se força à exécuter ses tâches le plus ponctuellement possible, et jouit bientôt de la confiance totale de ses supérieurs.

Une année s'était déjà écoulée. Des difficultés d'Etat ayant surgi, Paul du Creux, se vit confier une importante mission à Morteau où il devait apporter des instructions au commandant de cette ville de garnison avec une estafette de dix hommes. Par une journée brumeuse d'arrière–automne, il prenait le chemin de Morteau, avec ses dix compagnons. La prudence, avait dicté la remise du même message à trois hommes de l'estafette, afin de parer aux dangers de la route qui pouvaient survenir à ces soldats. Ils étaient trois à se relayer en cas de malheur. Après quinze jours de voyage, le groupe arrivait dans le département du Doubs, qui fait frontière avec la Suisse. Pas loin de Besançon, les messagers durent essuyer une escarmouche avec des détrousseurs de grands chemins, qui infestaient cette région boisée. Aux prises avec deux malandrins, le cheval de Paul perdit pied en bordure d'un ravin, et monture et cavalier, basculèrent dans une combe avoisinant la rivière. Lorsque Paul, eut péniblement remonté la pente,

pour y chercher du secours, toutes traces d'hommes avaient disparu. Dans un épais brouillard, il erra quelques heures, tantôt à gauche puis à droite, ce qui le désorienta complètement. Réflexion faite, il s'engagea résolument dans la direction supposée, où avait eu lieu l'escarmouche. Subitement il se trouva au bords du Doubs, la rivière près de laquelle il avait abouti, avec sa monture. De cette dernière plus de traces... En voyant ce cours d'eau bien paisible, il songea à la Sarine, où si souvent il avait été, braconner du poisson, ou faire flotter des billons au printemps. Cette vue lui rappela, son pays, sa Gruyère, sa chère Marguerite qui l'attendait, sa famille....Découragé... seul dans un pays inconnu... la vision de son pays natal fut si forte qu'il sucomba à la tentation : au lieu de chercher à trouver un hypothétique chemin de Morteau, il se laissa dirriger vers le pays de ses aïeux... Remontant le cours de la rivière, il arriva dans un hameau qui semblait désert. Il y avait pourtant quelqu'un, car du linge était étendu sur un fil dans une remise... Y pénétrant, Paul préleva dans sa giberne, quelques aliments, bu un verre de vin, et voulait reprendre sa route quand il réalisa, que son uniforme de garde suisse, ne pouvait que lui attirer des ennuis. Aussi, avisant une paire de pantalon, une chemise d'homme et une ample houpelande, parmi les linges lessivés, il eut tôt fait de se muer en civil avec ces habits, ayant soin, de jeter son accoutrement militaire dans la rivière... non sans en avoir vidé les poches et surtout retiré les pièces d'or gagnées bien durement, pendant une année au service du roi. Usant de prudence, on ne sait jamais ce qui peut arriver, Paul répartit son avoir dans diverses poches de son habit. Il ne garda que sa giberne, très pratique pour y loger ses petites affaires personnelles. Puis, son premier souci fut de trouver un abri pour y passer la nuit. Avisant d'une masure servant de refuge aux moutons, il s'y introduit, et eut la bonne fortune d'y trouver un tas de fourrage bien sec, dans lequel il s'enfonça. Recru de fatigue, il s'endormit aussitôt. Mais le jour à peine levé, il était à nouveau en route lorsqu'il rencontra un homme qui s'en allait dans la forêt, une cognée sur l'épaule. Il s'enquit du lieu où il se trouvait.

- A une heure de marche, en remontant le cours du Doubs, vous trouverez un gué où vous pourrez, passer la rivière, si vous voulez pénétrer en Suisse. Si non vous arrivez à Villers-le-Lac. Tout dépend où vous voulez aller, ou faire.
- Trouve-t-on une auberge, demanta-il ?
- Oui, mais sur territoire Suisse, au bord de la rivière.
- Merci, Monsieur.
- Toujours à votre service et bonne route.

Sur ce, les deux hommes se séparèrent, mais l'homme rencontré le regarda s'en aller avec une certaine curiosité en pensant: qui peut bien être cet homme, qui avec un accent étranger, portait en bandouillère une giberne, comme un soldat. Serait–ce peut–être un déserteur, ce qui n'était pas rare en ce temps–là.

Mais Paul, heureux de se savoir si près de sa patrie, reprit le chemin avec courage. Trouvant le gué, comme il avait été indiqué, il l'emprunta et son coeur se gonfla de joie à fouler à nouveau le sol de son pays bien–aimé. Avec légèreté il attaqua la dure montée, le conduisant au sommet situé sur le canton de Neuchâtel. Mais notre mercenaire ne le savait nullement. Fourbu d'avoir accompli cette trotte d'une étape, il remarqua un tout petit groupe de maisons, et décida de s'y rendre pour demander des informations et si possible à manger. Ayant heurté à une porte grossièrement faite, un homme dans la force de l'âge, se présenta devant lui.

– Pourrais–je avoir gîte et couvert pour un jour s'il vous plaît ?
– Volontiers. Prenez la peine d'entrer.

Ils débouchèrent dans une cuisine, de belle dimension et respirant une certaine aisance.

– Vous désirez dormir ou manger ?
– J'aimerais me reposer quelques heures, puis manger ensuite. Mais au fait où suis–je ici ?
– Vous êtes au hameau des "Planchettes" à 20 km de la Chaux–de–Fonds. A qui ai–je le plaisir de parler ?
– Oh ! répond Paul tout embarrassé, je reviens de France où j'ai passé quelques mois. Et ma présence n'étant plus nécessaire, j'ai décidé de rentrer au pays.
– Avec cette giberne, rétorqua malicieusement l'hôte. Vous faites penser à un militaire en rupture de ban ! Mais cela, c'est votre affaire. Suivez–moi. Mariette va vous préparer un lit. En attendant vous prendrez bien une petite bleue ?
– Merci, Monsieur. Ce n'est pas de refus.

Quelques minutes après, Mariette vient dire que la chambre était prête. Sans perdre de temps, Paul suivit son hôte qui l'avisa :

– Je viendrai vous chercher pour le repas de midi que nous prendrons ensemble.
– D'accord, et merci.

Et sans plus attendre, Paul se coucha et s'endormit aussitôt. Mais ses rêves le firent réveiller plusieurs fois en sursaut :sa giberne le faisant reconnaître comme soldat, risquait de lui valoir son arrestation comme déserteur, et une tour grise et crénelée, deviendrait sa demeure en attendant...

Aussi, quand Mariette discrètement, vint le réveiller pour prendre son repas, rangea-t-il sa giberne sous le lit, décidé qu'il était à se séparer de cet objet aussi compromettant qu'utile.

Après s'être bien restauré, il demanda combien il devait pour cette halte si bienfaisante.

- Cinq francs, dit l'homme.

- Très bien ! Et Paul remit un écu en or tout neuf, ce qui surprit le patron. Cet homme a de l'or !! Mais sans rien dire il lui rendit en argent suisse, le surplus que valait cet écu. Et sans demander son reste, Paul s'en fut un peu comme un homme fuyant un danger. Avant de partir, il demanda encore quelle date on vivait :

- 1er décembre, lui répondit aimablement Mariette.

Plein de courage, Paul se retrouva sur le chemin. Et la crainte d'une mauvaise rencontre le fouettait vigoureusement. Vers onze heures du soir il entrevit les lumières de la Chaux-de-Fonds, tout en bas dans la vallée. Ne désirant pas loger dans ce centre, trop fréquenté par des Français, il repéra une ferme solitaire. Ayant pu pénétrer dans l'étable bien tiède, parce que bien fournie en bétail, il se laissa choir sur de la paille et fut tout étonné d'être réveillé par l'armailli, venant soigner son bétail, vers six heures du matin. Ce dernier ne posa aucune question à Paul qui s'en fut aussitôt. Le brouillard ne facilitait pas son orientation. Mais en traversant la ville il s'enquit auprès d'un passant, sur le chemin à prendre pour arriver dans le canton de Fribourg. Suivant cette indication, il s'en fut à travers champs dans la direction indiquée. S'approchant d'une ferme en rase campagne, il s'en éloigna aussitôt, à la vue de deux cavaliers portant l'uniforme qu'il avait lui-même porté, qui s'en allait dans la même direction que lui !! ce qui ne le rassurait pas du tout. Mais son désir de revoir ses montagnes, son pays, les siens était plus fort que sa crainte, et, continuant son chemin, il s'arrêta quelque cents mètres plus loin, estimant le danger écarté pour le moment. Une maison se dessinait dans la brume, et Paul frappa à la porte.

- Mais entrez donc, cria-t-on de l'intérieur. L'établissement est à votre service.

Paul était arrivé sans le vouloir dans une taverne, où il put se restaurer. Avisant la patronne qui avait l'air délurée, il demanda :

- Pouvez-vous me donner la contre-valeur de ces deux pièces d'or, en argent suisse ?

Après un moment de saissisement en voyant ce pauvre hère, disparaissant presque dans sa houpelande, qui détenait de l'or, elle remit à Paul, une somme qui devait suffire pour ses dépenses, avant d'arriver dans son village. En effet, l'or risquait de le trahir, car il était

certain que des émissaires le cherchaient. Il se remit courageusement en route, et chercha pour la nuit une ferme où il pourrait dormir. Avisant une petite bâtisse près de la forêt, il s'en approcha. Un gros chien le reçut, mais fit également sortir le maître des lieux qui lui demanda ce qu'il voulait:

- Un petit repas et si possible un gîte pour la nuit.
- Nous avons cela, si vous n'êtes pas trop difficile et avez de l'argent pour payer.
- J'ai ce qu'il faut répondit sourdement Paul.
- Alors venez. Vous partagerez notre souper qui je l'espère vous plaira.

Dans une pièce pauvrement meublée, Paul fit honneur au gibier qui lui était servi et avec crainte s'enquit :

- Avez-vous vu une patrouille de deux hommes à cheval, portant l'uniforme français ?
- Oui, répond, l'homme, même que j'ai dû attendre qu'elle soit passée pour aller ramasser mon chevreuil !
- Et dans quelle direction elle allait ?
- Vers la France, je pense. Cela vous inquiète-t-il ?
- Même pas, mais vous savez, on n'aime pas tant avoir à faire avec ces hommes...
- Mais,intervint un des enfants, cette patrouille m'a demandé si j'avais vu un homme portant l'uniforme de garde-suisse français. J'ai répondu que non. Alors l'un d'eux me dit que si je pouvais les renseigner il y aurait une belle prime à gagner !

En apprenant ce fait, Paul avait blêmi et sa main fut prise d'un tremblement qui fut remarqué par la patronne de céans, qui enchaîna:

- Pas trop de crainte à se faire. Cette patrouille doit être loin à l'heure actuelle.

Paul aurait voulu repartir. Mais ce faisant il se dénonçait lui-même.

Alors calmement le père intervint :

- Je suis de votre avis. Mais comme vous avez l'air fatigué, puis-je vous indiquer où votre couche est prête ?
- Volontiers, je vous en remercie. Suis-je bien sur la bonne voie pour entrer dans le canton de Fribourg ?
- Cela se peut, mais dans quelle région du canton ?
- Dans la Gruyère, répond Paul sourdement.
- Connaît pas... fut la réponse de l'hôte qui se levait pour conduire Paul où il pourrait passer la nuit... Ce fut dans une petite étable bien tiède où petit bétail faisait bon ménage avec une vache et deux génisses. Puis lui désignant un tas de paille, l'homme lui dit :

– Si cela vous convient ! Bonne nuit. Demain matin vous mangez avec nous ?
– Ce sera pour moi un plaisir. L'homme allait s'en aller quand un des enfants vint lui dire:
– Papa, Julon ne pourra pas venir traire la vache demain matin. Il doit se présenter au médecin de bonne heure.
– Mais hasarda Paul, moi je sais traire et si je puis vous rendre service...
– Merci. Cela me va bien, parce qu'en préparant du bois, je me suis foulé le pouce... alors...
– Comptez sur moi. Vers sept heures, le soin aux animaux sera assuré par moi, et cela me fera plaisir...

Après une nuit quelque peu agitée, vu la menace qui planait, Paul se leva de sa couche et commença à soigner ce petit troupeau. Il était en train de traire la vache quand brusquement la porte de l'étable s'ouvrit et un homme en uniforme se présenta :
– Voilà l'homme que nous cherchons...quelle chance ! Il répond au signalement donné.
– Comment cela, intervint le patron de la maison. Qu'–a–t–il fait Julon pour venir l'arrêter... ?
– Comment cela, rétorque le militaire. Nous cherchons un homme qui vient de déserter son service auprès de notre roi. Et c'est certainement celui–là, son signalement correspond

Paul se força de continuer son ouvrage, comme si rien n'était. Mais son coeur battait si fort qu'il craignait qu'il soit entendu par le militaire.
– Non, vous faite erreur. Je me suis blessé au pouce en préparant du bois, et j'ai demandé à Julon de venir me remplacer.
– C'est ce que nous verrons... Julon, laissez–vous fouiller. Et si nous trouvons sur vous de l'or, vous serez notre homme et nous vous tiendrons.

Un instant, s'il vous plaît bougonna Paul, j'ai tout de suite fini de traire.

Effectivement, deux minutes après il se présentait devant le militaire, qui le fouilla. Il trouva dans ses poches une poignée d'argent suisse. Déçu le militaire regardait tour à tour Paul et le maître de céans.
– Alors ? questionna ce dernier.
– Excusez–nous, nous nous sommes trompés.
– Je vous le disais bien, Julon vient me remplacer pour la traite et ce n'est pas l'or qui le gêne, ajouta–t–il en riant, alors que la patrouille s'en allait tête basse.
– Merci, dit Paul au patron. Sans vous, mon voyage était plus que terminé.

– C'est moi qui vous dit merci... Je suis récompensé de vous avoir accueilli et vous l'êtes de même pour m'avoir rendu service. Mais venez déjeûner, vous l'avez bien mérité.

Après avoir repris ses forces, Paul se remit à marcher fébrilement, vers son village. Vers le 15 décembre le temps se mit à changer. Une neige fine et serrée se mit à tomber, rendant plus difficile la marche de notre déserteur. Par crainte d'être dénoncé ou rejoint, il fit ses provisions de bouche dans les magasins, et coucha dans des fermes, dans le foin et rarement dans l'étable par crainte d'être reconnu. Le temps avait passé et Paul ne savait ni où il était, ni la date qu'il vivait pas plus que de la sûreté de son chemin, tant le brouillard et la neige parfois le dépaysaient. Dans la simplicité de son âme, il se recommandait à Dieu, disant : Faites que je soi à la maison pour Noël.

Un soir dans sa marche au clair de lune, il entendit soudain, des sons de cloches, vibrant dans la campagne enneigée. Mais que se passe-t-il ? Intrigué, il aborda un homme qui marchait avec une lanterne sourde.

– Monsieur dit-il, puis-je vous demander le pourquoi de cette sonnerie ?

– Mais, répond l'homme interloqué, cheta né lè matenè. Du lyo vo vinyidè po pâ chavi chin ?(Ce soir c'est la messe de minuit. D'où venez-vous pour ne pas savoir cela ?)

Le coeur du déserteur ne fit qu'un bond dans sa poitrine : il entendait à nouveau le patois de chez-lui, et les cloches annonçaient la Grande Nouvelle de la Nativité !

– Pu vo démandâ che chu onko lyin dè Baladza ?(Puis-je vous demander si je suis encore loin du village de Bellejoux ?)

– Na mon brâvo, kan vo j'arouvérè chu la fritha, vo vêrè pri dou rio le velâdzo ke vo tsertchidè. Na pitita demi ara. (Non mon brave, quand vous arriverez au sommet de cette colline, vous verrez le village sis en bordure du ruisseau. Dans une petite demi-heure vous y serez).

Il ne sentait plus la fatigue, ni la faim : il allait arriver chez eux, chez lui. Quel ineffable bonheur lui inondait le coeur. Quelle bienvenue il rencontrait : la modulation de son patois natal lui chanter aux oreilles accompagné de la voix solennelle des cloches de son église. Bientôt il se trouva près du porche du vieux moustier et se mêlant à la foule y entra. Le grand lustre était allumé de même que les cierges appliqués le long des murs lattéraux. Personne ne l'avait reconnu accoutré comme il l'était. Avec émotion et ferveur, il suivit l'office solennel et les chants de Noël amenèrent des larmes à ses yeux, tant de souvenirs étant attachés à cette belle cérémonie. Lorsque les derniers accord de l'orgue annoncèrent la fin de l'office, il sortit avec

tout le monde et bien vite prit le chemin de "chez-nous" Là, il attendit l'arrivée des siens. La surprise et la joie éclatèrent aussi joyeusement que le chant des cloches, tant et si bien que le chef de famille qui avait "gardé" la maison pendant la messe de minuit, sortit pour s'enquérir de ce joyeux concert. Après avoir donné une chaude accolade à l'"enfant prodigue", son visage se rembrunit :

- Mais alors, Paul, les trois années d'engagement ne sont pas écoulées... Aurais-tu déserté mon fils ?
- Père, dit l'aîné de la famille, nous parlerons de cela plus tard. Pour le moment, réjouissons-nous...notre cher frère est revenu...
- C'est vrai dit la mère. Allons nous reposer.. Tu dois être bien fatigué Paul ?
- Oui mère, mais je suis si content d'être de nouveau "chez-nous". Je vous raconterai tout, les jours prochains.

Point n'est besoin de décrire ce que furent les jours suivants. Toute la commune se réjouit avec la famille du Creux. Paul avait assez d'argent pour construire la maison rêvée....mais...

Un jour, le même équipage du marquis de Praroman qui s'était présenté un an plus tôt pour venir chercher Paul, était à nouveau là, pour le même homme, mais pas pour le même but. L'agent recruteur demanda à voir Paul, qui se présenta aussitôt. Sans autres préambules, le recruteur lui dit d'un air sévère :

- Vous savez jeune homme, que ce que vous avez fait est très grave ?
- Oui monsieur, je le sais. Mais je ne crois pas que mon défaut à Morteau ait fait subir quelques préjudices à Sa Majesté, répond le jeune homme d'une voix étouffée.
- Ce n'est pas à vous de juger le fait. Vous avez trahi votre engagement et je viens vous arrêter pour vous conduire auprès de l'autorité apte à juger le délit.
- Mais avant de vous suivre, puis-je vous prier que nous passions chez M. Thorin, le Métral qui a, je crois, aussi quelque chose à vous dire ?
- D'accord. Montez dans la berline, à mes côtés.
- Non Monsieur, je prendrais place aux côtés du cocher pour lui indiquer le chemin à suivre. Je serai plus à l'aise !
- Comme il vous plaira.

Et l'équipage qui avait causé quelques sensations au village, s'arrêtait devant la ferme du Métral. Celui-ci vint saluer l'agent recruteur, et, apprenant qu'il venait arrêter Paul pour désertion, s'opposa fermement à cette exécution.

- Vous savez dit l'agent recruteur, que vous jouez votre autorité de vous opposer à cette sentance ?

NATIONALE SUISSE
Monsieur
BIBLIOTHEQUE

3003 BERN

01-235

- Et vous Monsieur l'agent recruteur, vous êtes certain que votre sort ne sera pas meilleur, si vous persistiez dans votre décision ?
- Elle ne vient pas de moi la décision, mais de mes supérieurs !
- D'accord, fit le Métral fermement. Alors si vous le voulez bien, c'est moi qui vous accompagnerai auprès de ceux qui vous délèguent. Je leur dirai, que vous avez obtenu l'accord de Paul, après lui avoir servi trop de vin, au point où il ne réalisait plus ce à quoi il s'engageait. Malgré le désir qu'il avait de gagner quelque argent pour se mettre en ménage, jamais il n'aurait accepté de sang froid, son enrôlement. Aussi, je vous prie de choisir : ou vous partez d'ici pour ne plus revenir, ou alors c'est moi qui vous accompagne. J'ai encore s'il le faut un bon témoin pour affirmer mes dires !.
- Dans ces conditions je retourne faire rapport de l'obstruction que vous avez faite à l'exécution de mon mandat..
- Non Monsieur. Je n'ai pas confiance aux dires que vous ferez à vos supérieurs. Aussi je vous prie de leur remettre ce pli qui mettra un point final à cette malheureuse histoire. Ce disant il tendit à l'agent une enveloppe scellée à remettre à qui de droit.

- Entendu, dit l'agent dans un soupir. N'ayant plus rien à faire ici, je vous salue. D'un bond, il regagna sa berline, jetant dans quelque coin le reçu, dont personne ne connaîtra le contenu, sauf le Métral. Une fois seul, le Métral dit à Paul:

- Retourne à ton travail, finis ton logis bien en paix. Plus jamais tu ne reverras l'agent recruteur, qui a très bien réalisé ce qui se serait produit si une confrontation s'était produite entre moi et ses supérieurs. Et que pour toi, mon cher, cette escapade te serve de leçon. En ce temps béni de Noël, je suis heureux de ramener dans ton coeur comme dans celui de tes proches,la **paix promise aux hommes de bonne volonté.**

Jean des Neiges